



CONTE DE LA MONTAGNE

LES CONSCRITS DU CHIPAU ⁽¹⁾

« ConteZ-nous une fiauve, Dchando ⁽²⁾ ?

– Fiauve, Fiauve.

Not' dchelle vé é l'ove ⁽³⁾.

– Une autre s'il vous plaît ; celle-là est trop banale.

– Voici :

C'était l'année... ma foi, je crois bien que c'était l'année des *odes de Mandrâ* ⁽⁴⁾ ; il y avait deux conscrits au Chipau : le *Blanc-Mine enco le Nar-Morcaire* ⁽⁵⁾.

Pour aller tirer au sort à Fraize, s'ils invitèrent le maire avec le garde champêtre, c'est parce que le premier jouait de la clarinette et que le second battait du tambour.

Comme il y avait deux pieds de neige, on prit la grand' schlitte. Le Nar qui était le plus fort enco' le plus bête s'attela devant, et voilà nos gaillards partis.

En descendant la Grand'Voie, le maire jouait de la clarinette, le garde champêtre tapait du tambour, le Nar guidait le traîneau et le Blanc *hiaudait* : tiou-hihi ! en agitant les rubans de son chapeau.

Quand ils les virent arriver, les gens de Fraize furent bien ébaubis ; depuis longtemps ils n'avaient rien vu de si beau. Tous criaient : vivent les Chipnés !

Les quatre hommes entrèrent chez Jean Bedjé ; ils s'installèrent devant deux bouteilles de goutte.

Mais bientôt on appela les conscrits qui sortirent laissant là leurs musiciens, car ces derniers ne voulaient rien laisser au fond des bouteilles.

Aussi le maire se trouva-t-il en retard. Quand il arriva sur la place, le Blanc descendait les escaliers de la maison de ville.

¹ Le Chipal.

² Jean

³ Not' chatte va à l'eau.

⁴ La fête patronale de Mandray.

⁵ Le Blanc-Meunier et le Noir-Marcaire.

Cabin qu' t'ès ? lui demanda-t-il.

– *Djè cent-dusse.*

– *Ça té bonne émie, lé Toinelle, que vé être contente !* ⁽⁶⁾.

Le Nar arrivait aussi :

Cabin' qu' t'es ?

– *Dj'ai dusse.*

– *Te n'ès pouè de dchance !*

Mais le Blanc ne se tenait pas de joie ; il voulut se montrer généreux :

Dje paye 2 sous de gotte da in' seyo d'ove ⁽⁷⁾, qu'il dit, et ils retournèrent chez Jean Bedjé.

Quand ils eurent enco' bu deux litres de *brandevi* le Nar se leva, prétendant qu'il lui restait des fromages à retourner à sa cave, mais le maire le retint par sa *biaude*, qui se déchira. Le Nar se fâcha ; le maire aussi.

Pour les mettre d'accord, le garde champêtre dégaina et s'assit entre eux, au port d'armes. Mais, par derrière, le Blanc lui joua un vilain tour ; il pissa dans le fourreau et quand l'autre voulut rengainer son sabre, le tout gicla à la figure du maire, qui sauta sur le Nar, pendant que, de son côté, le garde champêtre sautait sur le Blanc.

Ce fut une belle bataille ! Seuls, les gendarmes, qu'on était allé quérir, purent séparer les combattants. Ils les renvoyèrent isolément au Chipau.

Le Nar-Morcaire fut le dindon de la farce ; les gendarmes avaient noté son numéro et ils firent leur rapport : le pauvre boube fut condamné à faire son temps en Afrique.

Avant son départ, sa mère lui donna de bons conseils :

« *Ah ! mon Due do, qu'elle lui dit, si y s' disputa, bés-là, leh'he li faire, et si y s' betta, n' te nè mâle jamais* » ⁽⁸⁾.

Il faut croire que le Nar ne suivit pas trop ces conseils, car il se battit bel et bien. Au bout de cinq ans, lorsqu'il rentra au pays, il était caporal et il rapportait enco' une belle médaille sur son estomac.

En arrivant, il était tout joyeux à la pensée de pouvoir embrasser ses vieux parents, mais en passant devant l'étable dont la porte se trouvait ouverte, il ne put résister au désir d'aller d'abord embrasser son bœuf, le Grébi.

Justement son père se trouvait là.

« *Bonjour popa, lui cria-t-il.*

– *Bonjour, monsue lo soudaire* ⁽⁹⁾.

– *Vo ne r'quenah'hi mi vot' fe ?*

– *Nenni ; veni vouer si Grébi vous requenah'herait* »

⁶ Combien as-tu ? – J'ai cent-deux. – C'est ta bonne amie, la Toinette, qui va erre contente.

⁷ Je paye 2 sous de goutte dans un seau d'eau.

⁸ Ah ! mon Dieu, s'ils se disputent la-bas, laisse les faire, et s'ils se battent, ne t'en mêle jamais.

⁹ Bonjour monsieur le soldat. – Vous ne reconnaissez pas votre fils ? – Nenni, venez voir si Grébi vous reconnaîtra.

Mais Grébi qui n'aimait pas les rouges culottes, leva le cul, et voilà mon caporal à quatre pattes dans la bouse.

Il fallait tenter une autre épreuve.

« Not femme, la Ménane, n'y vou pu, elle a évoueule, mais si vos ô so feu, .elle lo dirai »⁽¹⁰⁾.

Ils allèrent à la cuisine. La mère était assise au coin du feu.

« *Vaci in' djène hamme ; te lo quenos-tè ?* »⁽¹¹⁾.

L'aveugle se leva et renifla un coup :

« *Mon Due do ! ça not Nar* »⁽¹²⁾.

– *Ça drôle, dit le père, dje n' lo requena mi.*

– *Ç'a portant in' vrai marcaire, répliqua-t-elle ; èprès avou estu si lan et au bout de cinq ans y fière co lè bouse de noli vedches ! »*

J. VALENTIN.



Publié dans la revue LE PAYS LORRAIN, Tome X 1913.

¹⁰ Notre femme, la Marie-Anne, n'y voit plus, elle est aveugle, mais si vous êtes son fils, elle le dira.

¹¹ Voici un jeune homme ; le connais-tu ?

¹² O mon Dieu ! c'est notre Nar. – C'est drôle, je ne le reconnais pas. – C'est pourtant un vrai marcaire ; après avoir été si loin, et au bout de cinq ans, il sent encore l'odeur de la bouse de nos vaches.